

Bruno Pellegrino Comme Atlas



ZOE

Poche

BRUNO PELLEGRINO

COMME ATLAS

suivi de

SUR LE VOLCAN

Édition revue et augmentée

ZOE

Poche

*Ce livre a bénéficié de l'aide de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture
et d'une fondation privée genevoise.*

Édition originale : *Atlas nègre*, Tind éditions, 2015
« Sur le volcan » est paru dans le journal *Le Persil*
en décembre 2015.

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Thomas Binggeli

ISBN 978-2-88927-605-9

ISBN EPUB: 978-2-88927-606-6

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-607-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Avant-propos

Jusqu'au jour d'été 2015 où j'en ai reçu les épreuves d'imprimerie, je ne savais pas que mon premier livre s'intitulerait Atlas nègre.

C'est pourtant bien moi qui, en commençant à l'écrire, courant 2012, avais eu l'idée de ce titre de travail. Je venais de découvrir le recueil Traduit de la nuit (1935) du poète malgache Jean-Joseph Rabearivelo. J'avais été frappé, en particulier, par le « vitrier nègre / [...] qui est robuste comme Atlas / et qui porte les sept ciels sur sa tête ».

Ces vers et les suivants – les « perles de verroterie », la chute de « mille et mille morceaux de vitre », les « conques marines » qui « retentissent aux murailles de l'Est » – m'ont touché d'une manière que je m'explique mal. Je les ai gardés sans les relire, ils m'ont accompagné de loin, en écho tronqué, tout au long de mon projet.

C'est le mot « atlas », en particulier, qui a dicté au texte sa structure et son principe : décrire les lieux un à un. Il s'agissait moins de voyage que de topographie. Dresser la carte d'une rupture amoureuse, du sud à l'est, jusqu'au dernier paysage. Rédiger un petit précis de géographie et de jalousie.

À la vue de l'adjectif « nègre » accolé à mon atlas sur les épreuves d'imprimerie, ce jour d'été 2015, quelque chose s'est rétracté en moi. À ce stade du travail éditorial, il était trop tard pour le modifier, le titre devait rester. Je me suis persuadé que cette fausse citation constituait une sorte d'hommage à son auteur. J'espérais que l'exergue de Léopold Sédar Senghor suffirait à prouver ma bonne foi. Je n'ai pas saisi tout de suite ce que je contribuais à perpétuer, et de quelle manière. Je n'ai pas compris qu'en tant que personne blanche, je ne pouvais pas faire résonner ce mot comme avait pu l'entendre Rabearivelo.

Aujourd'hui, le même poème me souffle un nouveau titre. Sans bouger d'une virgule (ou presque), mon premier livre devient ce qu'il a toujours été : Comme Atlas, un atlas seulement.

B. P.

COMME ATLAS

Arbres agités, chute de températures, toutes les religions septentrionales des choses qui prennent fin.

Jonathan Franzen
Les Corrections

SUD

*J'ai bu – murs blancs collines d'oliviers – un monde
d'exploits d'aventures d'amours violents et de
cyclones.*

*Ah! boire tous les fleuves: le Niger le Congo et le
Zambèze, l'Amazone et le Gange*

*Boire toutes les mers d'un seul trait nègre sans césure
non sans accents*

*Et tous les rêves, boire tous les livres les ors, tous les
prodiges de Coïmbre.*

Léopold Sédar Senghor
«Élégie des Saudades», *Nocturnes*

Quand il l'a quittée, il n'imaginait pas qu'ils referaient si vite l'amour ensemble. Il ne pensait pas non plus – ça non – que leur séparation était appelée à durer. Il la quittait, mais avec l'espoir, ou plutôt la certitude, que ce ne serait que pour un temps ; une pause, il faudrait dire aux amis, on fait une pause. En réalité, ils se sont rapidement remis à faire l'amour : quelques semaines, il ne sait plus, peut-être un mois après le jour de la rupture. Cela ne signifiait pas pour autant qu'ils étaient de nouveau ensemble. De l'extérieur, la situation pouvait paraître compliquée, mais entre eux deux, quelque chose s'était allégé. Ils faisaient ça en célibataires, sans les engagements lourds, et avec la complicité entretenue depuis sept

années (ils étaient tellement jeunes au début, c'était insensé). Ce nouvel équilibre qui prévalait désormais restait fragile, oui, mais il existait, il leur appartenait.

Aujourd'hui il est parti. Le voyage était prévu de longue date, planifié à l'époque où ils étaient encore ensemble, il n'a pas été question d'annuler. Là où il va, un coup d'État a eu lieu trois ans plus tôt. Il n'en avait jamais entendu parler jusqu'à ce que la responsable de l'association le prévienne, par mail, que la stagiaire engagée alors pour un mandat similaire au sien avait dû renoncer, les troubles avaient pris de l'ampleur, les Blancs désertaient l'île, on ignorait comment cela dégénérerait. Jusqu'au dernier moment, il s'est demandé s'il pourrait partir. Finalement, rien ne l'a retenu, pas même elle, surtout pas elle, qui jamais n'aurait voulu l'empêcher de faire quoi que ce soit – qu'il y aille, fasse ses expériences, s'il l'avait quittée ce n'était pas pour rien.

Pour s'encourager quand le bien-fondé de son entreprise est devenu moins évident, il a acheté un *Lonely Planet*, qu'il a casé sans l'ouvrir au fond de son sac à dos, sous le siège devant lui. La couverture glacée représente, de dos, un homme noir en short et débardeur, long bâton à la main,

pied posé sur une pirogue, face à un lagon bleu. Ce n'est pas pour ça qu'il part: l'appel de l'ailleurs, l'exotisme des belles photos de Google Images (animaux tropicaux, plages, baobabs, et cet îlot conique, touffu et vert, blotti dans l'arrondi d'une baie, émergeant d'une eau forcément diaphane saphir émeraude lapis-lazuli), on en est revenu. Mais les raisons officielles de son séjour – travailler, donner de son temps, se consacrer à d'autres, pour la première fois en vingt et quelques années – lui inspirent une méfiance comparable.

Son voyage a pris d'emblée des airs de faux départ, ce matin à Genève, quand l'avion a viré plein nord. La nuit précédente avait été courte, il avait dû chasser ses amis pour se ménager deux heures d'un sommeil speedé à l'adrénaline, retardé encore par les adieux avec elle, qu'ils avaient prolongés en s'échangeant lettres et photos. Il aurait voulu dormir dans l'avion, il n'est parvenu qu'à somnoler, électrique. Il avait passé les dernières semaines à prendre congé. Maintenant qu'il s'arrachait enfin, il résonnait des avertissements qu'il avait récoltés, nourriture, criminalité, malaria pian bilharziose amibiase, et quelle belle expérience de vie, profite en tout cas, profite à

fond – mais profiter de quoi, quand il ne sait plus pourquoi il se condamne à ces mois solitaires en terrain inhospitalier, qui menacent, dans l'élan, ce qui reste entre elle et lui. Il ne sait même pas, n'a pas pensé à lui demander, si leur rupture est toujours d'actualité, ou si tout l'amour qu'ils ont fait depuis compte pour quelque chose.

À Roissy, les tempes serrées, il s'est assis à un bar pour prendre un café. À une table voisine, un homme tenait avec tendresse son smartphone au creux d'une main pendant que de l'autre il en caressait l'écran, faisait défiler et réactualisait inlassablement les mêmes pages, sans jamais lever les yeux sur ceux, délavés d'être ignorés, de la femme en face de lui, recroquevillée autour de son gobelet qui ne fumait plus, qu'elle n'avait pas une seule fois porté à ses lèvres. La porte d'embarquement venait d'apparaître à l'écran d'affichage ; il a avalé la dernière gorgée tiède de son americano : partir, vite, aller se bousculer, s'exalter, bordel. Dans le terminal, il observait les visages, essayant de deviner qui était du pays, s'ils y rentraient pour de bon, et pourquoi ils l'avaient quitté. Le coup d'État avait fait des morts ; il existait une pleine page Wikipédia sur le sujet, et il regrettait maintenant de ne

pas s'y être intéressé de plus près. Il aurait voulu savoir aussi ce que faisaient les autres, les Blancs, pourquoi ils se rendaient là-bas, ce couple déguisé en explorateurs, ces lycéens en chemise et baskets, et ce jeune type vêtu d'un t-shirt violet vif, tendu sans pli sur sa bedaine molle, où était inscrit USE YOUR EN majuscules au-dessus du dessin d'un cerveau – tous déplacés, improbables, mais de quoi il avait l'air, lui, on se le demande.

Embarquement, décollage, cap au sud : plus possible de renoncer, alors il a enfin pu se laisser aller, nuque pliée par des sommes saccadés entre un *James Bond* et le dernier Almodóvar. Alpes, chaînes des Balkans, îles grecques et la Méditerranée, qui n'a pas fait long feu sous la tôle blanche de l'aile – la mer a cédé aux immensités rocheuses d'Égypte et du Soudan, puis l'Éthiopie a bu le soleil, pas la peine d'espérer apercevoir le Kilimandjaro, mais il a vu de justesse scintiller Zanzibar, entre les nuages subsahariens et la nuit équatoriale. À présent, le souffle puissant des réacteurs se meut au-dessus d'un océan englouti par une obscurité sans concession. L'écran incrusté dans le siège devant lui indique un point quelque part entre les Comores et le Mozambique, et il faut bien le croire, parce que le plastique

rayé de son hublot ne reflète sur fond noir que sa sale gueule effarée et pâle, ses traits qu'il cerne mal, dédoublés comme une vision d'ivrogne, ou une photo floue.

Ce qu'il connaît de cette ville dont il approche se résume à son nom, interminable et imprononçable. Le reste provient de ce qu'ont livré Internet et ceux qui y sont allés : une capitale-ressac aux collines comme des vagues qui lui cracheraient au visage leur sel noir de pollution, le renverseraient et l'épuiseraient – tu verras c'est pas triste –, une ville qui vous coinçait entre ses maisons basses noyées de végétation, vous piégeait dans ses boues rouges et ses bétons craquelés, qui parvenait, à force de se faire maudire, à vous initier à elle par des mystères peu catholiques, à peine humains. Pour l'heure, ankylosé dans son siège Economy, il se fiche de ce que l'on raconte. Il veut y être et le voir pour y croire. Il aurait pu annuler, coups d'État maladies pauvreté catastrophes naturelles, tout le monde aurait compris qu'il renonce à ce merdier. Il est trop tard pour s'inquiéter. La saison des pluies brasse le ciel – été austral, chaleur humide, tu vas souffrir mon vieux –, et l'électricité n'a été rétablie presque nulle part depuis le violent cyclone qui a saccagé

les hautes terres quelques jours plus tôt, ils n'en parlent pas aux nouvelles mais tu vas arriver dans une capitale dévastée, en ce moment là-bas c'est ville morte.

La nuit n'a rien cédé : il a fallu le choc du sol pour que l'île se déploie sous le ventre lisse du 777. Alors que l'avion vire lentement à l'horizontale dans l'air chaud du tarmac d'Ivato pour rejoindre sa place, la double rangée d'ampoules le long de la piste d'atterrissage, brièvement encadrée par le hublot, s'éteint. Et lui se demande ce qu'il aura le plus à regretter : l'avoir quittée, ou qu'ils aient si rapidement, sans songer aux conséquences, refait l'amour ensemble.

La fenêtre du bureau donne sur le haut mur d'enceinte dont le béton mousse par endroits d'une sorte de lierre brun. Au réveil, la lumière a été douce, une bonne chaleur, son premier soleil malgache, mais maintenant elle cogne, blanche, elle aveugle au lieu de dévoiler, javellise le fouillis qui peuple la cour, décolorée : les bananiers piteux en désordre, leurs larges feuilles qui pendent sans grâce ; la végétation réduite à quelques arbustes amaigris et à l'herbe rousse qui perce la terre battue ; deux étranges poules longues et un canard

râpé qui fouillent la paille au fond d'un enclos délabré.

Il n'y a pas vingt heures qu'il a atterri, et pourtant c'est comme dans un souvenir, ancien et lustré, qu'il se revoit traverser le tarmac à pied, le soir d'avant, passer sous des lampadaires éteints, se laisser surprendre par l'odeur de tropiques. Ça lui a rappelé les Caraïbes, Nassau, Castries ou Pointe-à-Pitre, quelque chose de brûlé dans l'air, mais on était loin des côtes, il manquait une brise marine, une pincée de sel pour délayer la touffeur. Dans la file mal définie qui s'agglutinait aux comptoirs de bois, il a jeté des regards vers la sortie pour tenter d'apercevoir Madame Andrissa. On dénombre moins de passagers dans l'avion que de gens qui attendaient là-bas, des smalas rameutées et massées derrière les barrières métalliques vissées de pancartes Air France, Europcar, Madarental. Si personne ne se pointait, on lui avait dit de prendre un taxi et de se faire conduire dans l'un des hôtels d'Ivato pour la nuit, n'importe lequel, de toute façon ça ne coûtait rien et ça vaudrait toujours mieux que de chercher à gagner la ville par ses propres moyens. Il l'a repérée le premier ; elle tenait un grand carton plat où son nom à lui était tracé au marqueur noir.

Petite, large d'épaules et de hanches, front haut, elle s'est dégagée de la foule en jouant des coudes mais sans violence, comme au ralenti ; ses cheveux plaqués sur le crâne et resserrés en queue de cheval explosaient à l'arrière en une gerbe de boucles noires. Ils se sont retrouvés un peu à l'écart, devant le comptoir fermé d'une agence de voyages. Elle a réajusté ses lunettes rondes avant de lui tendre la main. On lui avait parlé de cette femme, forte, héroïque ; ils avaient échangé des mails, son nom était le premier à lui parvenir de cette île, cela lui suffisait : il s'en est remis à elle, Madame Andrissa, sa patronne dès le jour suivant – la fermeté de la poigne le disait assez.

Le gardien passe sous sa fenêtre. Il le regarde marcher jusqu'au puits, tout au fond de la cour, dont il extrait à deux mains un seau en plastique rose. C'est lui qui est venu ouvrir le haut portail métallique, ce matin, quand Madame Andrissa et lui, qui peinait encore à se réveiller de sa courte nuit pâteuse dans ces draps inconnus, sont arrivés au bureau. Le gardien n'a pas quarante ans mais, édenté, ridé, ressemble déjà à l'ancêtre qu'il deviendra s'il lui est donné de faire de vieux os ; il ne parle pas français, a dit néanmoins beaucoup de

choses en souriant de ses lèvres croûteuses, avant de retourner à l'intérieur de la minuscule bicoque que l'on n'aperçoit pas tout de suite, rencognée dans un angle de l'enceinte, où il vit avec sa famille (enveloppée dans le rideau qui sert de porte, une fillette guettait). Une bande de chiens jaunes, bâtards pur sucre, a surgi en aboyant de derrière une grande benne qui rouille dans un coin. Madame Andrissa a tapé sur le museau du plus gros qui s'aventurait entre leurs jambes et la petite meute a battu en retraite.

Il n'a pas pris de montre avec lui – pas de signes extérieurs de richesse, mon vieux –, il n'en a de toute façon pas besoin pour savoir que cette journée n'en finit pas. Il ne se fait plus d'illusions : jamais le type en face de lui, dont il n'a pas compris le nom au moment des présentations, ne relèvera le nez des papiers qu'il lit, remue, constitue en piles nettes, puis brasse comme un jeu de cartes, et il ne faut pas en attendre plus de sa secrétaire, qui retape à la machine une page manuscrite. Il les regarde faire, stupéfait qu'on le laisse pareillement désœuvré. Quand ce matin Madame Andrissa, en s'excusant pour son français rouillé – qu'elle parle parfaitement, en

ménageant beaucoup d'espace entre les mots –, lui a décrit les activités de l'association, il a écouté avec ferveur, dans l'attente du moment où elle lui assignerait une place, lui expliquerait le rôle particulier qu'il aurait à jouer. À présent, il refoule la lente inquiétude qui se fraye.

Il se donne une contenance en demandant à son collègue où se trouvent les toilettes. Il n'a rien bu depuis la veille dans l'avion, et le pain du petit-déjeuner a achevé de lui assécher la bouche, mais il n'a aucun espoir d'apaiser sa soif: si par miracle il y a l'eau courante, elle doit gluer d'amibes, et il n'a pas de bouteille où diluer une pastille de Micropur. Il faut seulement qu'il sorte de ce bureau. Aux toilettes l'assaille un remugle acide. Le siège de la cuvette est appuyé contre le mur, fendu; en guise de chasse d'eau, il doit puiser, à l'aide d'une sorte de grosse tasse, dans le seau rose sous le lavabo. Le robinet tourne à vide. Il patiente là, soustrait aux regards. Il suffirait de poser la question, proposer de l'aide, rappeler qu'il est ici pour ça; il ne le fait pas, il a peur d'offenser, ou qu'on lui demande ce qu'il est venu foutre là si lui-même ne le sait pas.

Il a remâché sa soif et son ennui jusqu'à

Achévé d'imprimer
en septembre deux mille dix-huit
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève